

TAILLEBOURG

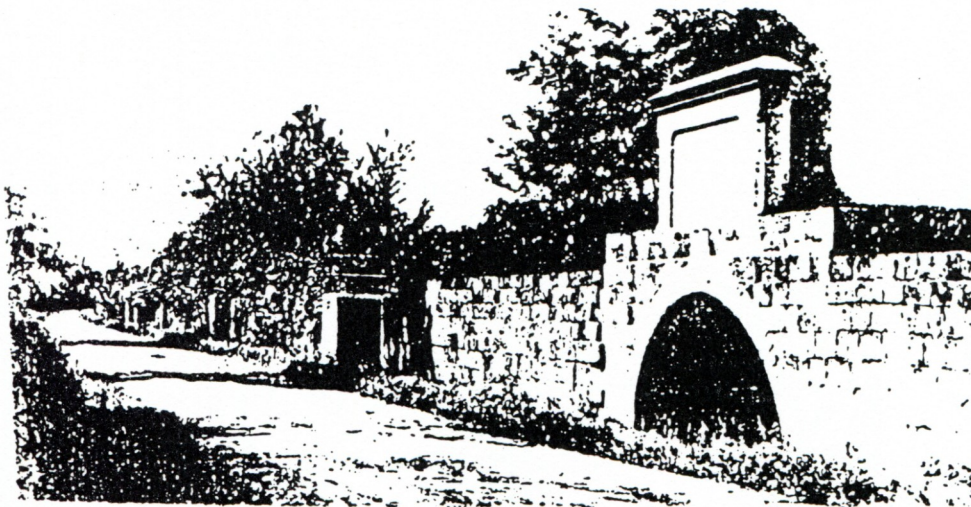
La vieille chaussée romaine
et la plaque commémorative
de la victoire de Louis IX
sur Henri III d'Angleterre,
le 23 juillet 1242.

CHRONIQUE

DU

TEMPS

PASSÉ



*C'est avec beaucoup de plaisir que j'ai entrepris d'écrire
cet article inaugurant "Les Chroniques du Passé".*

Mais quel sujet choisir ?

*Tout simplement le fait historique le plus connu qui a eu
pour cadre notre commune, bien qu'à l'époque cette dernière n'existât
pas en tant que telle.*

*Mon choix s'est donc porté sur la bataille dite :
de TAILLEBOURG.*

Nous sommes en 1242. Louis IX, dit Saint Louis, a 28 ans.
Il a succédé à son père Louis VIII, mort en 1226, et après la régence
de sa mère Blanche de Castille. (Il est monté sur le trône à sa majorité.)

En Angleterre, règne Henri III qui a 35 ans. Il est le fils
aîné de Jean sans Terre et d'Isabelle d'Angoulême. Il est également
Duc d'Aquitaine.

*Faisons un petit rappel de la géographie politique de
l'époque :*

Henri III, roi d'Angleterre, est Duc d'Aquitaine, immense
région représentant le sud-ouest actuel, s'étendant de La Rochelle à
Bayonne, englobant Niort, Saintes, Bordeaux, Saint Emilion, La Réole,
Agen. La rive gauche de la Charente est anglaise et la rive droite,
également, jusqu'à Taillebourg qui est à la frontière, avec le Poitou
dont le Comte est Hugues de Lusignan, Vassal du frère du roi, Alphonse
de Poitiers.

Les causes de cette guerre :

- Hugues de Lusignan, Comte de la Marche et second mari d'Isabelle
d'Angoulême, refuse de se reconnaître le Vassal d'Alphonse, frère
de Saint Louis, et recherche des alliances contre le roi de France,
ce qui le pousse à s'allier à Henri III, roi d'Angleterre, fils
aîné de son épouse.

Saint Louis réunit une armée de 50 000 hommes, environ, à Chinon, le 28 avril 1242, et part en campagne contre Hugues de Lusignan.

- Henri III débarque à Royan, le 20 mai 1242, avec un petit nombre de soldats, mais des sommes considérables (on parle de trente tonnes d'or) afin de louer une armée. Il ne réussit d'ailleurs à réunir qu'une armée de 30 000 combattants, à son grand désappointement.

Saint Louis part donc en campagne contre Hugues de Lusignan et va assiéger et conquérir les places fortes du Poitou et descend vers Saint Jean d'Angely et Tonnay Boutonne, où il réunit un grand nombre de barques, comme s'il désirait traverser la Charente, au confluent de la Boutonne et de la Charente.

Henri III accourt et s'installe dans la plaine de Tonnay-Charente, mais Saint Louis fait alors volte-face et se dirige vers Chaniers.

A l'époque, il n'existait de pont solide qu'à Saintes et à Cognac, villes fortifiées qui étaient toutes deux acquises au roi d'Angleterre.

Restait un pont, celui de Taillebourg, dont le seigneur Geoffroy de Rançon, s'il arborait sur son château l'étendard britannique, avait reçu une grave injure du Comte de la Marche. Ce seigneur avait d'ailleurs décidé de se laisser pousser les cheveux et la barbe, tant qu'il n'aurait pas été vengé.

Saint Louis, qui est au courant de ces dissensions, arrive à la tête de son armée, le 21 juillet, au pied du château de Taillebourg.

Geoffroy de Rançon, à la première sommation, vient s'agenouiller devant le roi de France, afin de lui rendre hommage et il lui ouvre les portes de son château. L'armée campe dans les environs proches de Taillebourg.

Henri III, qui avait été informé des déplacements de l'armée française, était venu rapidement de Tonnay-Charente et avait installé son camp dans la prairie et le village de Saint James, et avait envoyé une forte avant-garde à la tête du pont, sur la rive gauche.

Se leva alors l'aube du 22 juillet.

Je laisse ici Monsieur le Baron Oudet raconter la bataille.
- article paru en 1892 dans la *"Revue des Archives de Saintonge et d'Aunis"*, à l'occasion de l'inauguration d'une stèle écrite en latin et située au niveau de la deuxième arche de la Chaussée de Saint James, près de la Charente - :

" Le lendemain matin, les deux armées étaient en vue l'une de l'autre, séparées par le fleuve et par une prairie fangeuse et marécageuse qui, dans sa partie basse, était presque submergée. Cette prairie était traversée par une chaussée de 1255 mètres, mais si étroite qu'il y pouvait à peine passer quatre hommes de front. C'était le seul moyen de communication entre les deux rives. Et c'est là, en effet, que se livra la bataille."

Dès l'aube, on se hâta de réunir sous la protection des arbalétriers, échelonnés sur la rive, tous les bateaux disponibles,

. . .
afin de construire des ponts volants. Ces légères barques étaient aussi destinées à soutenir ceux qui devaient combattre sur la chaussée dont les abords étaient impraticables et, sur certains points, accessibles aux bateaux d'un faible tirant d'eau. Cette opération achevée, le passage commença."

" Bientôt, un petit nombre de chevaliers sous les ordres d'Alphonse de Poitiers, emportés par leur ardeur, traversent le pont de pierre et se jettent sur les Anglais qui en gardaient la sortie sur la rive gauche. Le roi, témoin de cette attaque, se précipite à la suite des assaillants. Mais les Anglais opposent une vigoureuse résistance et les chevaliers se pressent à sa suite sans pouvoir le secourir efficacement. A ce moment, en effet, le péril est extrême. Resserrés dans cet étroit espace, ils se prennent corps à corps : les épées à deux mains fendent les casques, les massues hérissées de pointes perforent et brisent les cuirasses. Le combat n'est qu'un duel multiple, mais un duel à mort, sans pitié, sans merci. Du parapet, les combattants tombent dans la Charente, hommes vivants encore ou cadavres sanglants. Au milieu de la mêlée, on distingue un guerrier. A sa stature, à ses coups plus drus, à son intrépidité, on le reconnaît : c'est le roi ! " Un moment, il est presque seul. Heureusement, selon l'ordre donné précédemment, les barques chargées d'arbalétriers viennent des deux côtés du pont soutenir l'attaque. De la sorte, l'ennemi est obligé de plier, mais il recule pied à pied, et c'est à la suite d'une lutte acharnée qu'il est refoulé vers le gros de l'armée.

" C'est alors que l'on vit les Anglo-Poitevins, rangés à quelque distance en arrière et qui n'avaient rien fait pour venir en aide aux défenseurs du pont, reculer encore leur ligne, faisant mine de battre en retraite. Mais ce n'était qu'une tactique et Louis IX ne s'y laissa pas prendre. Maître de la sortie du pont, il y plaça cinq cents hommes pour le défendre contre un retour offensif des Anglais et, au lieu de poursuivre l'ennemi qui aurait pu envelopper le corps d'élite qui avait pris part à l'action, et l'exterminer, il rentra à Taillebourg pour faire consolider les ponts volants et surveiller lui-même le passage de ses troupes."

" Le stratagème de l'ennemi n'avait pas réussi. Cependant, il pouvait encore, par un mouvement rapide, revenir en avant et essayer de rejeter les vainqueurs dans la Charente. Il ne l'osa pas. D'ailleurs, Henri III et son beau-père, le Comte de la Marche, à qui a été confié le commandement de l'armée, s'accablaient en ce moment de reproches et rejetaient l'un sur l'autre la responsabilité de leur échec."

" Pendant ce temps, l'armée française passait le fleuve et les Anglais, démoralisés, se voyaient dans la nécessité d'accepter une bataille générale, ou d'essayer une retraite que la poursuite d'adversaires victorieux et supérieurs en nombre allait inévitablement changer en déroute. Une suspension d'armes pouvait seule éviter un désastre.

Le roi d'Angleterre le comprit et il envoya sur le champ son frère, Richard de Cornouaille, pour demander un armistice.

L'ambassadeur était bien choisi. Il arrivait de Palestine avec un grand renom de générosité et de bravoure. Un grand nombre de prisonniers, chrétiens et français, lui devaient leur délivrance. Aussi fut-il accueilli avec faveur par Louis IX : "Je vous accorde trêve pour aujourd'hui et la nuit suivante, lui dit-il, car la nuit porte conseil !"

Le conseil que donna Richard à son frère fut celui de fuir au plus vite et d'aller s'abriter derrière les murs de Saintes, car la vigueur de l'attaque du pont de Taillebourg et la supériorité numérique de l'armée française ne pouvaient laisser aucune illusion aux conjurés. On s'empessa de le suivre et l'armée anglaise s'enfuit en désordre vers Saintes.

Pendant ce temps, Saint Louis faisait passer le fleuve à ses troupes et mettait en ordre les longues files de chariots qui, au nombre de seize cents, portaient les bagages et les machines du siège.

Il s'agissait maintenant de poursuivre l'armée ennemie.

On se mit en route le mardi 24 juillet.

Comment s'opéra cette marche ?

" Deux chemins étaient favorables à cette grave opération : l'un longeant le pied des coteaux et bordant presque continuellement la prairie jusqu'à Saint Thomas et s'enfonçant ensuite dans les bois jusqu'à Saintes ; l'autre, s'élevant doucement au sud-ouest vers les plateaux, à travers les bois qui en recouvrent la pente. A une lieue de Saint James, ce chemin atteint la colline de Peuvolant d'où le regard embrasse la plaine comprise entre Ecurat et Bellivet, d'où l'on aperçoit la ville de Saintes. Cette plaine est traversée par le chemin de Saintes à Crazannes, presque parallèle au premier."

" La prudence commandait donc au roi de France de se diriger sur Saintes par ces deux routes à la fois. Ces deux voies, convergeant vers le faubourg Saint Vivien et ne cessant de se rapprocher au fur et à mesure qu'on avance vers la ville, il était facile de maintenir ses communications entre les deux corps d'armée. Selon toute apparence, les choses se passèrent ainsi et Saint Louis coucha, croit-on, à Peuvolant, dans la nuit du 23 au 24 juillet.

" C'est par le chemin qui, de Saint James monte doucement à travers le "bois des héros", puis, à partir de ce petit plateau de Peuvolant par l'ancien chemin de Crazannes à Saintes, que la plus grande partie de cette belle armée d'environ 50 000 hommes, dont 30 000 cavaliers, défila, le 24 juillet 1242, sous les rayons du soleil du matin qui faisait étinceler les riches armures, les lances, les épées, les écus, les bannières aux couleurs variées . . .

Nul doute que ce spectacle imposant, inconnu jusqu'alors pour cette partie de la Saintonge et qu'elle n'a jamais revu depuis, n'ait produit sur l'imagination des hommes de ce temps une impression très vive ; aussi, ce souvenir s'est-il fidèlement transmis par la tradition populaire dont les indications, en parfait accord avec les conjectures que suggère la connaissance des lieux, complète heureusement la brièveté des documents contemporains. "

.../.

Que fut cette bataille de Saintes ?

" Elle s'engagea par un combat d'avant-garde, qui ne fut pas à l'avantage des français. Les fourrageurs de Saint Louis, ne trouvant probablement rien dans un pays où, la veille, l'armée anglaise avait tout pillé, s'étaient imprudemment avancés jusqu'en vue des murailles de la ville. Le Comte de la Marche en fut averti. Aussitôt, il court aux armes et se précipite sur eux. Déjà, il en faisait un grand carnage, lorsque le Comte de Boulogne, neveu de la reine Blanche, qui commandait le premier corps des cavaliers, arriva et changea la face des choses.

De son côté, Henri III, averti par le bruit de l'importance que prenait le combat, accourut avec le reste de ses forces au secours de son beau-père. Mais, à ce moment arrivait Saint Louis, et la bataille devint générale et acharnée. "

On en connaît le résultat : 2 000 prisonniers étaient tombés entre les mains des Français, disent quelques contemporains ; 4 000 disent d'autres chroniqueurs. En tout cas, la déroute de l'armée anglaise était complète. Si le nombre des prisonniers n'était pas considérable, c'est que la ville, qui était à proximité, offrit aux fuyards un asile où ils furent en sûreté.

" Quant au théâtre de l'action, la tradition populaire - d'accord avec les brèves indications des chroniqueurs contemporains, - le place sur le plateau dont le centre est occupé par le domaine connu sous le nom de MONTLOUIS, entre le chemin des arènes, au midi, et le chemin de Taillebourg, aujourd'hui route du Port d'Envaux, au nord.

" Ainsi, d'un seul coup, le roi de France avait brisé la coalition formée contre lui. Sans doute, l'armée française était numériquement supérieure, mais ce fait ne peut diminuer la gloire de Saint Louis car, indépendamment du courage déployé par les différents corps de troupes à Taillebourg et à Saintes, le roi eut le mérite incontesté d'avoir su préparer le succès.

La ligue formée contre lui était formidable ; les forces réunies du roi d'Angleterre, du Comte de la Marche, du Comte de Toulouse, du roi d'Aragon - sans compter la diversion espérée de l'empereur d'Allemagne Frédéric II - si elles eussent agi avec ensemble, auraient certainement dépassé la puissance que pouvait leur opposer Louis IX. Celui-ci sut agir avec une décision et avec une promptitude admirables ; il surprit ses ennemis avant qu'ils fussent prêts et, profitant de la mollesse et de l'incapacité de son principal adversaire, il l'écrasa avant que la plupart de ses alliés aient rien pu tenter en sa faveur. Soldat intrépide autant que chef habile, il trouva dans tous les rangs de son armée l'obéissance, l'ardeur et le dévouement : tous, général et soldats, ont donc bien droit à l'admiration de l'histoire et à la reconnaissance de la postérité.

Il ne restait plus au vainqueur qu'à investir la ville, qui se rendit le 29 juillet.

Pendant qu'Henri III s'enfuyait en toute hâte, Louis IX y faisait son entrée par le côté désigné encore sous le nom de "Porte Saint Louis", et, après en avoir confirmé les franchises et les privilèges, il en repartait aussitôt pour aller coucher à Colombiers.

C'est là qu'il reçut ses adversaires vaincus et humiliés.

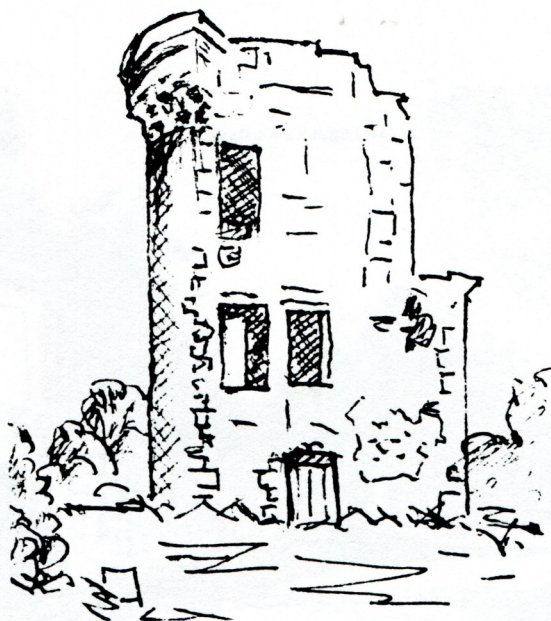
Dans la matinée du 30, au milieu de la prairie en face de Pons, Hugues de Lusignann, Comte de la Marche et d'Angoulême et son orgueilleuse épouse, la Comtesse reine Isabelle, à genoux devant Louis, confessèrent leur félonie et implorèrent leur pardon.

Le roi le leur accorda, à la condition de faire le serment solennel d'observer toutes les conditions stipulées dans un traité provisoire.

C'est ainsi que se déroula cet évènement historique.

Peut-être, après cette lecture, certains, en flânant dans tous ces lieux familiers que nous avons évoqués, pourront-ils apercevoir, par un matin de brume, la bannière frappée de fleurs de lys du roi Saint Louis.

Dr. Jean GAUD





Gravure extraite
de TOUT L'UNIVERS
Vol.4 - P. 869
Hachette / Le Livre
de Paris.

Le Saint roi Louis IX recevant des marchands à la cour.

CHAUSSEE de SAINT JAMES

Plaque Commémorative de la bataille "dite de Taillebourg" - (1242)

Gravée en latin, dans la pierre fraîchement restaurée, l'inscription portée sur cette plaque peut paraître difficile à comprendre. Nous nous sommes efforcé d'en traduire de notre mieux, le texte.

Qu'on veuille bien nous pardonner si nous avons "commis" quelques "libertés" quant à la traduction. Nous avons tenté, néanmoins, d'en conserver sinon la "lettre", du moins la "moëlle" et le sens.

A.B.

"Au chef très glorieux et très Saint, le plus énergique défenseur de l'indépendance de la Patrie, Louis IX qui, sur le pont de Taillebourg ainsi que sous les murailles de Saintes, les 23 et 24 juillet 1242, tailla en pièces et mit en déroute l'armée anglaise,

La Société chargée des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, en très légitime hommage rendu à la valeur personnelle, a placé cette plaque gravée, le 24 juillet 1892."

